

## MODES

Nous nous occuperons aujourd'hui d'une mode qui a pris des proportions telles que nous nous croyons obligée d'offrir à nos lectrices les moyens de diminuer les dépenses folles qu'elle entraîne. Je veux parler de cette mode qui fait du cotillon un prétexte à cadeaux et à laquelle on ne peut guère se soustraire, pour peu que l'on reçoive. A cette intention, nous donnons un supplément de travaux coloriés faciles à faire et dont le prix de revient est très modeste. A l'œuvre donc, mesdames qui faites danser, et vous aussi jeunes filles pour qui toutes ces gâteries sont inventées. Désirant que le travail n'ait aucune difficulté, nous avons donné dans le numéro du 23 de ce mois une feuille où sont tracés, en grandeur naturelle, le patron des modèles coloriés. Il n'y aura qu'à découper chaque objet, les patrons étant indépendants. Nous supprimons donc dans nos explications les dimensions.

Toutes ces fantaisies couvertes d'étoffes ancien-



Costume en peau de soie et pékin.  
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

nes, de peluche et d'ancien galon, vous montrent l'emploi de morceaux d'étoffe insignifiants ; ils vous prouveront qu'avec un peu de goût et d'adresse on arrive à faire de charmants et coquets objets qui font grand plaisir à qui les reçoit. Disons que les étoffes modernes peuvent être utilisées, bien que l'on trouve des bouts d'étoffe ancienne à 25 cent. et du joli galon à 40 cent. le mètre, et il en faut si peu ! Nous vous donnons les prix en connaissance de cause, en ayant acheté et beaucoup.

Autant que possible utiliser le morceau s'il est petit, tel qu'il est, c'est ce qui a été fait pour nos modèles ; la peluche et le velours sont coupés d'après la forme du morceau d'étoffe à employer. Commençons la description. Nous donnerons la quantité de galon employé pour chaque objet.

Deux boîtes à bijoux : la rose emploie 1 mètre de galon, l'étoffe ancienne, un fond crème avec un bouquet de rose, a coûté 30 cent. ; 80 cent. d'étoir ruban de moire, un peu de peluche rose et du satin pour la doublure. La boîte en bois blanc a

10 cent. carrés; le couvercle indépendant est percé à droite et à gauche ainsi que la boîte pour passer le ruban qui, noué coquettement, sert de charnière. On colle le bord de l'étoffe puis la peluche; un galon les réunit, galon retourné et collé à l'envers, de même que l'étoffe. Les panneaux de la boîte sont en peluche pour la partie inférieure, en étoffe ancienne pour la partie supérieure, un galon sur la réunion des étoffes et un galon à chaque bord des angles et à chaque côté. La doublure se colle sur un mince carton après l'avoir taillé sur les dimensions intérieures des panneaux; faire de même pour le dessous du couvercle et de la boîte. Une bouclette en ruban de moire est collée au couvercle entre le bois et la doublure; elle sert à le soulever.

Seconde boîte, même grandeur : 80 cent. de galon, autant de ruban; le petit morceau d'étoffe a coûté 25 cent.; peluche vert mousse, doublure en soie mauve assortie. Les angles couverts d'étoffe. Le milieu des panneaux en peluche; galon sur la réunion des étoffes; sur le couvercle un carré d'étoffe dans un angle encadré sur deux côtés par la peluche mousse.

Pelote Louis XV. Après avoir taillé carton, doublure et étoffe sur les modèles du patron, coller la doublure à l'envers de ce carton, tout autour, moins la grande dent, par laquelle on introduira le son pour bourrer la pelote; quand elle sera suffisamment bombée, l'on achèvera de la coller; coller l'étoffe en la tendant bien puis la dentelle; coller le carton-doublure que l'on aura couvert de soie; mais avant, coller l'attache en ruban, la décorer d'un nœud et coudre un anneau derrière pour suspendre la pelote.

Trois carnets de bal pour jeune fille. Trois formes : longue, carrée, à l'italienne. Forme longue : Un carton fort et résistant. Tailler les deux feuilles. Coller d'abord la doublure en la faisant revenir d'un centimètre sur le dessus; tendre celui-ci d'étoffe, poser le galon au contour à un millimètre du bord; le galon se coupe en biais à l'angle pour faire l'onglet. Les deux feuilles couvertes, percer avec un poinçon un œillet au bas et dans le haut, y passer une comète et nouer en prenant quantité de petits bouts de ruban taillés en corne aux deux bouts; deux longs rubans sont collés, sous le galon, au bord supérieur; ils

entrent dans l'intérieur des feuilles, qu'ils maintiennent, se passent dans la traverse du ruban-charnière, se nouent et supportent un gentil porte-mine; 80 cent. de galon. On procède de même pour les deux autres modèles. Nous donnerons seulement la quantité de galon : 80 cent. pour la forme italienne; 60 pour celle carrée.

Nous ne parlons pas de l'étoffe employée, la quantité est insignifiante.

Petit vide-poche de cheminée. Il se taille en carton fort et d'un seul morceau, en donnant une légère incision au tour extérieur du carré qui fait le fond pour que les quatre panneaux rabattent facilement; ce que l'on fait après avoir tendu l'intérieur d'étoffe ancienne et l'extérieur de peluche. Poser un galon à cheval au bord supérieur et sur l'arête des angles; maintenir les panneaux entre eux par un ruban passé dans des œillets percés aux angles; les nouer intérieurement d'un gentil nœud; 90 cent. à 1 mètre de galon; 1 mètre de ruban de moire étroit.

Calendrier orné de ruban de moire bleu; 2 mètres de ruban pour le plus petit modèle. Le ruban se pose à cheval, se tourne aux angles et se fixe par des points qui traversent le carton. Aux angles des deux côtés un chou en ruban, un autre dans le haut de l'attache. Fantaisie très gentille et peu coûteuse.

Deux dessous de vase ou d'objet d'art. Prendre un fort carton. L'un a deux pans coupés avec le milieu en étoffe Louis XV, les côtés en peluche bleue, réunis par un galon dentelé; galon collé au contour. Appliquer ensuite la doublure qui aura été préalablement collée sur un carton résistant. Un mètre de galon. — Le second aurait presque la forme d'un angle obtus. Poser l'étoffe et le galon, en suivant le modèle, coller au contour d'abord la frangette d'or, puis celle en soie qui dépasse la première; coller ensuite le dessous. Frange, 60 cent. de chaque; 20 cent. de galon.

Boîte à épingles : se fait comme celles à bijoux. Un galon Louis XIII coupe au milieu horizontalement le couvercle et enveloppe les panneaux, moins le bas qui est couvert de velours; galon réunissant les étoffes, 1 mètre et 80 cent. de ruban de moire.

CORALIE L.

Une erreur a fait mettre sur la planche coloriée du Supplément l'adresse de la maison Lebel-Delalande, tandis que les travaux sont de Mademoiselle TIGNET, 15, rue de Larochefoucauld.

#### Explication des Gravures noires (pages 193 et 195)

Costume en peau de soie et pékin à larges rayures. — Sous-jupe en taffetas; le tablier, en pékin, avec une dentelle brodée de soie de couleur au bas et un drapé qui relève en plis creux le bord inférieur; le drapé se perd sous les plis creux de la jupe de la redingote, laquelle a le devant du corsage ouvert sur une échelle de dentelle, prise dans une ceinture, et le bas échancré en angle, pour former une petite basque. Manche pincée pour simuler, extérieurement, un crevé; un parement ouvert intérieurement.

N<sup>os</sup> 1 et 2. Parure en plumes plates de faisan doré. Pélerine et manchon.

N<sup>o</sup> 3. Fichu-palatine en loutre ou castor.

N<sup>o</sup> 4. Manchon, dit pampille, avec un oiseau piqué dessus.

N<sup>o</sup> 5. Pélerine-box en plumes froufrou.

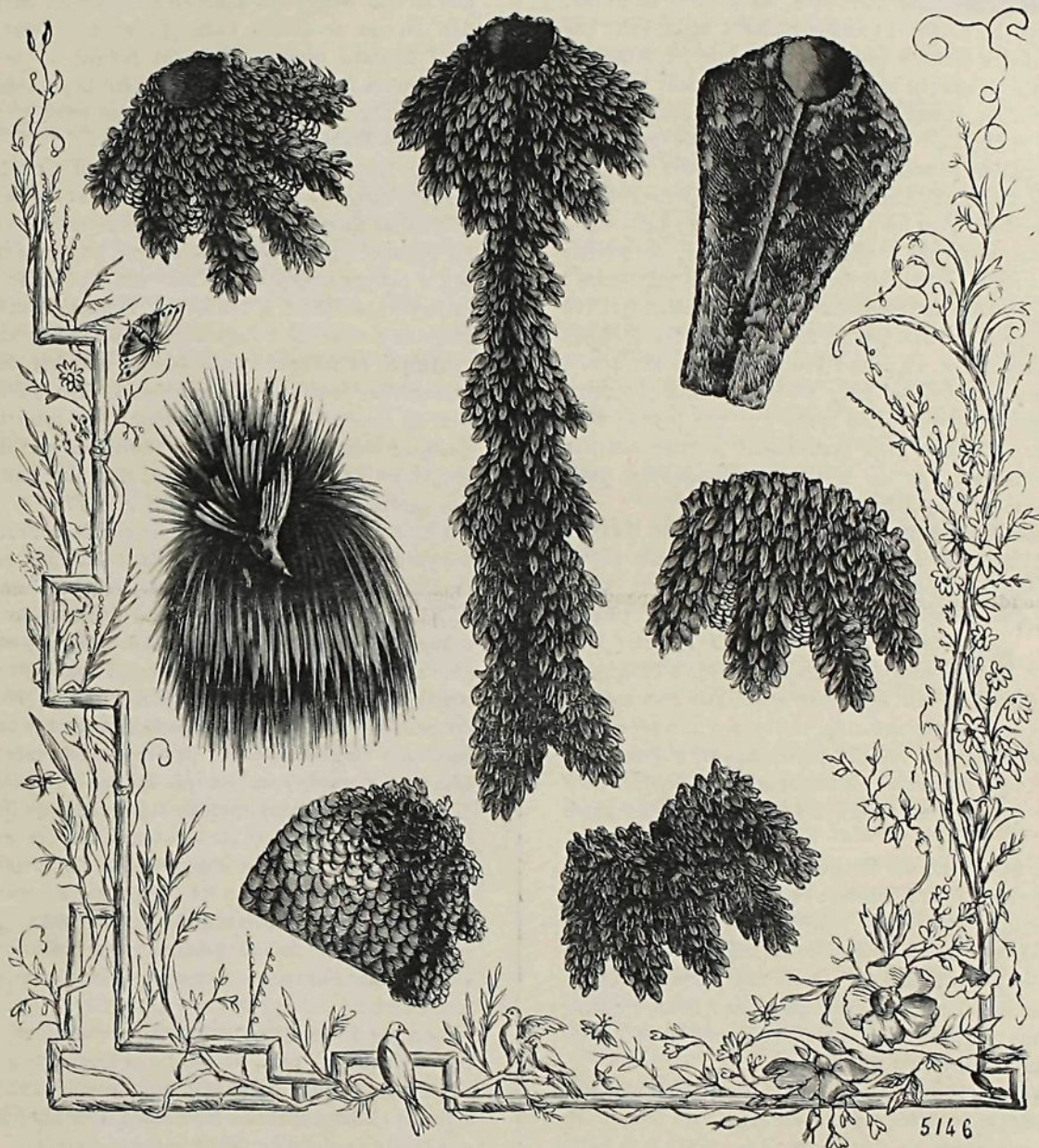
N<sup>os</sup> 6 et 7. Garniture, manchon et tour de cou en plumes de coq.

Explication de la Gravure coloriée 4757

*Costume en drap bleu.* — Jupe froncée, brodée, sur l'ourlet, d'un point de fantaisie. Corsage formant corselet croisé, enfermant un devant froncé à l'encolure à un col droit brodé, de même que les bords du corselet. La manche large se plisse au coude, les plis arrêtés par un point de fantaisie répété un peu au-dessus du poignet. Ceinture en moire marron fermée par un chou.

Un chou à l'encolure de chaque côté des fronces. Guêtre en drap havane. Toque persane en astrakan.

*Pardessus en drap imperméabilisé.* — Façon droite, avec double-poche : l'une intérieure; l'autre, arrondie, par dessus. Le parement de la manche coupé d'une patte fixée par un bouton. Collet à col rabattu, doublé de molleton écossais. Chapeau en feutre mou.



Mauchons et pèlerines en plumes et fourrure de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

*Costume en drap rouge et velours écossais pour fillette de 13 ans.* — La jupe est faite de panneaux en velours écossais interrompus par des crevés plissés en drap, moins le lé de derrière qui est entièrement plissé. Le corsage en drap rouge, genre polonaise, a deux pans qui coupent la jupe sur le côté et un bord découpé en angle. Un plissé en chemisette cerné par un biais écossais, puis un col-revers écossais sur lequel se détache un revers rouge. Broderie de soutache noire, simulant une poche dans l'angle; même broderie sur le col droit, au revers rouge et tout le long du corsage. Chapeau en velours noir, garni de galon or et de plumes noires.

*Blouse en drap gris pour petit garçon de 4 ans.* — Se fronce, à l'encolure, à un galon russe, galon qui ferme la fente et qui fait aussi le poignet de la manche. Cette blouse se monte à la ceinture de la culotte et retombe dessus en bouillon. Toque en drap gris.

*Manteau en drap vert, pour enfant de 5 ans.* — La jupe est montée à un long corsage boutonné derrière, corsage qui est en partie caché par une pèlerine plissée sur laquelle sont posés trois petits collets arrondis, le dernier avec col rabattu; trois galons de soie noire au contour, de même au parement.

## CHRONIQUE



L'HEURE présente, l'aspect de la capitale rappelle beaucoup celui d'une maison opulente au lendemain d'une grande fête. Les maîtres du logis ont la tête bourdonnante, les jambes fatiguées, la bouche pâteuse, l'humeur plutôt assombrie. Les serveurs éreintés travaillent à ranger, à débayer, à nettoyer chaque chose, tout en supputant intérieurement les étrennes reçues, mais plus encore celles qui ont trompé leur attente. La cohue bruyante, l'animation poussée jusqu'à la fièvre, ont fait place à une tranquillité morne sous laquelle perce l'ennui. En somme, c'est un moment désagréable à passer.

Dans nos rues soudainement vidées, le paveur soursou — qu'était-il devenu depuis le printemps ? — dresse ses pacifiques barricades, souriant derrière sa pipe à mesure que la file des voitures arrêtées s'allonge avec un grand bruit d'injures. Et, quand la nuit tombe, la Tour Eiffel, devenue économe comme une bourgeoise après que ses invités sont partis, n'allume plus maintenant qu'une honnête veilleuse au lieu de la lampe éblouissante, jadis aperçue de vingt lieues.

Dans les salons on bâille un peu. Les théâtres condamnés de nouveau à tirer les passants par la manche, courent après des succès. Parfois ils trouvent des désastres comme la *Bûcheronne*; parfois des... chefs-d'œuvre contestés comme la *Lutte pour la vie*. Mais Daudet, joignant la pratique à la théorie, est lui-même un « luteur » qui sait son métier. Dans le bon vieux temps, l'auteur d'une pièce médiocre battait en retraite paisiblement, s'arrangeant pour avoir du moins les honneurs de la guerre. Il en était quitte pour tâcher de faire mieux une autre fois.

De nos jours, un écrivain arrivé n'a plus tant de bonhomie. Voyez Daudet : sa première est hésitante; le public s'avise de n'être point enthousiasmé. Qu'est-ce à dire ? De quoi te mêles-tu, public ignorant et audacieux ? Ai-je écrit ma pièce pour connaître ton avis dont je n'ai que faire ? Point d'observations; prépare ton argent et prends la queue devant la porte, ou sinon...

Oh ! le débonnaire public ! On dirait qu'il a peur ; il obéit, et la *Lutte pour la vie* refuse du monde, ce qui fait penser au mot de Molière : Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant.

Voilà une belle merveille que de remplir une salle de spectacle avec un chef-d'œuvre ! N'est-ce pas, monsieur Daudet ?

Le livre de Carmen Sylva : *Qui frappe ?* a deux grands défauts. Le premier, c'est qu'il sort de la plume d'une reine ; le second, c'est qu'il débute par une préface où il est surtout question de l'enthousiasme poétique et rêveur éprouvé par Pierre Loti en

présence de Sa Majesté Elisabeth de Roumanie. En vérité, voilà bien nos hommes célèbres d'aujourd'hui ! Ils ont la manie de parler d'eux. Ce qui importe à vous et à moi, ce n'est pas de savoir si Carmen Sylva est plus ou moins séduisante quand elle lit tout haut à ses dames d'honneur un chapitre des œuvres de Pierre Loti. (Et vous conviendrez qu'il faudrait qu'une reine fût borgne et bossue pour qu'un auteur ne la trouvât point la plus accomplie des charmeuses, tandis qu'elle se livre à la dégustation des produits de cet heureux mortel.)

Ce qu'il aurait fallu dire et ce que je dis, c'est que l'œuvre littéraire intitulée *Qui frappe ?* est une œuvre en dehors du connu et très au-dessus de l'ordinaire. La femme qui a tracé ces lignes, impératrice ou petite bourgeoise, y a mis tout son cœur navré de mère inconsolable. A toutes les lectrices convenablement préparées à l'intelligence d'une littérature artistique et de sentiments élevés, ce récit délicat réserve une jouissance. Que dire de celles qui le liront au coin de leur foyer assombri, en songeant à quelque tombe où fleurissent, cultivées par leurs mains, arrosées par leurs larmes, les roses blanches qui parent le berceau des enfants morts ?

L'année dernière, l'Académie française couronnait les poésies de Carmen Sylva. J'ai remarqué, sur la liste des prix de 1889 décernés la semaine dernière, que l'illustre Compagnie s'est montrée moins prodigue d'encouragements qu'à l'ordinaire pour le sexe auquel j'appartiens. Quel motif a produit cette réaction qui n'est peut-être qu'apparente ? Faut-il croire que toutes les femmes de France ayant fait imprimer vingt-cinq pages de prose ou de vers sont déjà pourvues de l'académique laurier ? Ou bien les Immortels se seraient aperçus des ravages qu'ils ont causés parfois dans les amitiés féminines les mieux cimentées, en refaisant à leur façon l'une des légendes les plus connues de l'écriture, en mettant deux Suzannes aux prises pour un vieillard ?

Oui, monsieur Camille Doucet, vous avez brouillé, à ma connaissance, au moins deux femmes de lettres.

Suzanne I<sup>re</sup> (cachons leurs noms véritables) concourait pour un prix, et celui des Quarante que je viens de désigner la berçait d'un espoir d'ailleurs légitime. L'imprudente ! Elle conta son bonheur à une rivale : nous n'en faisons jamais d'autres !

— Si vous saviez comme il est charmant ! Quoi ? Vous ne le connaissez pas ? Ma chère, c'est une chose incroyable pour une femme de votre talent. Mais cette lacune dans votre existence peut se combler, Dieu merci ! Que je meure si, avant une semaine, je ne vous ai fait dîner ensemble !

Il eut lieu, le fatal dîner. Suzanne II<sup>re</sup> est fort jolie. Elle voulut plaire : elle y parvint. Au dessert, l'Immortel n'avait pas lu les livres de sa voisine ; mais il avait lu ses yeux et les trouvait dignes de toutes les couronnes que Jouy, Gobert et Montyon réunis proposent au talent littéraire quand il se joint au mérite de l'individu.

— Cruelle ! disait-il, ébloui, refuserez-vous à l'Académie le bonheur de déposer le rameau vert sur l'or de ces beaux cheveux ?

Le lendemain, Suzanne II<sup>e</sup> passait en personne au secrétariat pour y déposer son volume. Elle remporta le prix haut la main. Depuis lors, Suzanne I<sup>re</sup> déteste celle qui fut son amie, et je doute fort qu'elle continue à porter le Perpétuel dans son cœur... ni sur ses listes d'invitation.

\*\*\*

Croquis de château élégant où je viens de passer quarante-huit heures, à vingt-cinq lieues de Paris, aux portes d'une petite ville.

Ce qui fait l'originalité du lieu, c'est qu'on y considère comme autant de fléaux désagréables tous les exercices violents qui sont regardés ailleurs comme le complément obligé de la grande vie. Ni chasse, ni vénerie, ni équitation, ni lawn-tennis. *Tout à la comédie*, telle est la devise du château qui, sous d'autres rapports, fait songer à l'abbaye de Thélème. N'attendez pas que le maître de maison vous promène dans son écurie ou dans son chenil. Il ne vous montre complaisamment qu'une seule chose, mais vraiment digne d'être admirée : la salle de spectacle avec sa scène aménagée dans toutes les règles.

Ici on se lève tard et la vie ne commence guère qu'à l'heure du déjeuner, comme il convient quand la réunion comprend des jeunes femmes se piquant — à bon droit — de compter parmi les belles et les élégantes. Après déjeuner on cause ; on flirte aussi. On entoure beaucoup une invitée qui ne cherche pas, cependant, à se mettre en vue, ni par sa toilette, ni par sa gaieté. Au contraire, avec sa pose un peu lasse et le sourire *voulu* de sa bouche mélancolique, elle semble souvent absente, à moins qu'il ne soit question d'art et de théâtre. C'est madame B... de la Comédie-Française, amie de la maison et directrice — pour l'amour du métier — de cette troupe d'amateurs convaincus.

A quatre heures on répète et madame B..., réveillée tout à fait, se donne plus de peine pour faire marcher son monde que s'il s'agissait de monter une nouveauté à sensation sur son théâtre. Un peu après six heures, une exclamation d'effroi sort de la bouche d'une des *beauties* :

— Grand Dieu ! nous n'aurons jamais le temps de nous habiller avant de nous mettre à table !

Et la pauvre B... qui aimerait mieux s'étendre une heure sur sa chaise longue gémit *à part*.

— Je n'aurais jamais cru qu'on changeât tant que ça de costume *à la ville*.

Répétition générale, portes ouvertes, la veille du grand jour. Le public, très nombreux et très *allumé*, se compose de fournisseurs, d'employés modestes. J'aperçois les uniformes du personnel de la gare. Tous ces braves gens sont ravis, mais je n'oserais garantir qu'ils comprennent toutes les fineses d'Augier ou de Labiche. Ils applaudissent peu : ces beaux messieurs et ces belles dames les intimident. Ce soir-là on se couche avec les poules, c'est-à-dire à minuit, pour avoir le teint frais le lendemain.

Le lendemain, dans l'après-midi, on se rend au chemin de fer, pour voir arriver le flot des invités de Paris qui n'ont pu venir que pour le dîner et la représentation. Les deux troupes se choquent, se serrent la main, se saluent, se confondent, non pas sans que la bande des installées au château n'ait échangé avec la bande des nouvelles venues ce regard tout féminin, qui reconnaît en une seconde le point faible et le point fort de l'ennemi.

Et voici le dîner, très gai, un peu nerveux du côté des acteurs et des actrices. Puis on parvient, ô prodige, à lever le rideau avant onze heures. Madame B..., dans la coulisse trépigne, sourit, frémit suivant que ses élèves profitent de ses leçons ou les oublient. En somme tout marche très bien et les costumes sont délicieux, un peu fantaisistes, peut-être, en ce qui concerne les dames de la troupe. Mais elles l'ont déclaré résolument.

— Jamais on ne nous fera mettre une robe qui nous engonce ou adopter une coiffure qui ne nous va pas !

La toile tombée — après une pluie de bouquets — on danse, puis on soupe, puis on redanse, et l'on va se coucher vers les cinq heures du matin.

Le plus dur c'est d'être habillée pour le déjeuner pendant lequel éclatent les sonnets, madrigaux et quatrains à l'adresse des ravissantes actrices de la veille. Mais déjà les charmantes ont eu la joie de se voir complimentées, comme elles le méritent, dans le *Figaro* que le facteur vient d'apporter. Dire qu'on imprimait le journal à Paris tandis que la pièce allait son train ici ! Rapidité et mystère !...

N'importe ; tout le monde est content, et moi plus que les autres — et vous aussi, j'espère.

CONSTANCE.

## PENSÉES ET MAXIMES

Écoute sans distraction ce qu'on te dit et entre autant qu'il te pourra dans l'esprit de celui qui parle.

(MARC-AURÈLE.)

La mollesse dans l'éducation déprave et corrompt les caractères.

(AUGUSTA COUPEY.)

Il n'y a qu'un bonheur, le devoir ; il n'y a qu'une consolation, le travail ; il n'y a qu'une jouissance, le beau.

(CARMEN SYLVA, la reine de Roumanie.)



COSTUMES DE VILLE DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

*Costume en velours commissionnaire brun doré.* — Devant, trois tabliers superposés ; les deux premiers, taillés en biais, arrondis au bord inférieur et posés sur le fond de jupe, le troisième drapé régulièrement à la taille et de chaque côté où prennent les lés de derrière ; ceux-ci sont plissés et arrêtés à vingt centimètres du bas, partie garnie par un large plissé. Le corsage avec les rayures en biais convergeant au milieu ; trois basques superposées au bord

et trois collets montés au col droit ; la manche plate.

*Redingote en thibet à poils brillants.* — Se ferme en biais à la taille, le côté ouvert de la jupe est fermé verticalement, par quatre boucles échelonnées ; au bas, une haute bande de castor. Double col-châle, le premier en thibet, le second en castor, les deux finissant en pointe, à droite. Manche large avec un poignet en castor. Casquette en castor avec visière de même.



COSTUMES DE VILLE ET D'INTÉRIEUR DE MADAME BRUN-GAILLEUX, 11, RUE DU MARCHÉ-SAINT-HONORÉ.

*Costume en cachemire marron et drap mastic. —* Jupe en cachemire plissée de plis-accordéon. La tunique garnie de deux bandes en drap est arrondie devant, relevée à la taille de plis plats et, sur le côté, de deux plis creux; les lés de derrière forment une légère spirale dans le bas. Le corsage en cachemire est coupé, de l'encolure au bas, par cinq bandes de drap avec un fichu drapé sur la poitrine et arrêté par une traverse, les petits côtés plissés au bas de la pointe du corsage, où se place un beau bouton. Col droit. A la manche, deux bandes de drap en bracelet et des boutons posés intérieurement.

*Costume d'intérieur en pékin bleu marine et bleu pâle. —* La jupe en pékin; les lés de derrière relevés par quelques plis pour casser les rayures. Le corsage avec un devant en satin bleu pâle bouillonné par trois rangs de fronces en cintre jusqu'à la poitrine; le bas tendu pris dans les côtés, qui sont en rayé et taillés en façon de corselet à pointe; le dos à petite basque découpée. La manche en pékin, les rayures mises en rond; le bas ouvert sur un bouillonné de satin bleu. Le col est pris dans une rayure unie.

# La Fille de l'actrice

(NOUVELLE)

(SUITE)

## II



MADAME Scalini, comme se faisait appeler la mère de Geneviève, s'était logée dans un spacieux appartement qui donnait sur la grande place.

C'était aux débuts de la Scalini que Geneviève était née, et le père, à la vue de cette enfant malingre, à la taille déjetée, saisi de pitié et peut-être d'un remords, avait placé sur sa tête une somme qui lui appartiendrait à sa majorité. Les intérêts de ce fonds devaient servir à l'élever et la mère pouvait en profiter, à condition de ne pas se séparer de l'enfant. — Deux ans après, le donateur était mort d'une chute de cheval.

Depuis lors, les caprices de la Scalini avaient été nombreux. Son talent d'actrice était plus que médiocre, bien qu'elle le crût très grand ; elle ne jouait que sur les théâtres de province, où sa beauté, sa crânerie la faisaient applaudir.

C'est au milieu de toilettes fripées, de malles à moitié défaites, de rires, de chansons et de fumée de cigarettes que Geneviève avait grandi. Il est vrai que la Scalini exhibait sa fille le moins possible. Elle en avait honte. Dans les premiers temps, elle avait eu des crises de nerfs toutes les fois qu'on la lui apportait. Plus tard, quand la fillette avait pu marcher, soutenue par ses béquilles, la comédienne se mettait à genoux devant elle, lui baisait les mains et disait en pleurant :

— Ma pauvre chérie, que n'es-tu morte !

Le joli visage de l'enfant se contractait alors et elle pleurait de voir sa mère pleurer. Mais, comme tout était excessif, heurté, dans la nature de la Scalini, après ces émotions, elle passait des jours sans s'occuper de l'infirme qu'elle abandonnait à une vieille femme, sa cuisinière quand l'argent abondait, sa bonne à tout faire aux moments de gêne.

Lorsque Geneviève rentra de l'école, elle entendit des voix et des éclats de rire partant du salon. Sa mère avait du monde à déjeuner. La petite savait, par une expérience déjà longue que, dans ces cas très fréquents, elle mangeait seule. Elle passa donc, en faisant instinctivement le moins de bruit possible avec ses béquilles.

Sa chambrette était l'une des plus jolies pièces de l'appartement ; ainsi l'avait voulu l'actrice qui, dans ses caprices de tendresse, comblait sa fille de cadeaux, de bibelots, pour être plus libre de la négliger à l'ordinaire.

Geneviève entendit derrière elle un trot rapide et une petite chose velue lui bondit sur l'épaule.

— Bonjour, Titi, dit-elle.

Et un gai sourire éclaira sa figure.

Un ouistiti appuyait à la joue de l'enfant sa tête de vieux aux yeux brun clair, clignotants ; affectueusement il lui passa la patte autour du cou. Elle posa dans un coin ses béquilles et son panier, s'assit devant une table où le couvert était déjà mis et attendit patiemment qu'on vint la servir.

L'ameublement de la chambre, les rideaux étaient bleus, et le lit mignon en palissandre se cachait à demi sous les longs plis vaporeux d'une mousseline blanche.

A un angle de la table le singe accroupi regardait la fillette, attentif à tous ses mouvements. Elle lui faisait le récit de sa matinée, comme si la bête eût pu la comprendre et lui répondre. Très solitaire, elle avait pris cette habitude, parce que sa petite langue éprouvait le besoin de se démener comme celle des autres enfants. Titi saisit fort bien que Geneviève avait du chagrin et l'écouta d'abord gravement, en clignotant toujours, avec ce regard humain, triste et sardonique à la fois, qu'ont les singes au repos.

— Elles ne sont pas gentilles, les petites filles, non, et je voudrais ne pas retourner à l'école, rester avec toi, mon bon Titi.

Ici Titi fit une grimace d'un comique si achevé en se grattant la tête, que l'enfant ne put s'empêcher de rire. L'animal alors se lança dans une série de cabrioles, et Geneviève rit aux éclats, d'un rire enfantin qui secouait son corps malingre. — Titi avait remarqué que les tristesses de sa maîtresse se dissipaient lorsqu'il faisait des tours. Il avait appartenu à un bateleur qui lui avait enseigné une infinité de drôleries.

Claudine, la cuisinière, entra à ce moment avec un plateau.

— Tiens, ma chérie, je t'apporte un bon petit déjeuner, meilleur que celui qu'ils mangent.

Elle posa son plateau et mit un baiser bruyant sur la joue de la fillette. — Grosse, joufflue, à double menton, elle avait passé la cinquantaine ; sa lèvre supérieure portait une moustache assez accentuée. Elle marchait en se dandinant, la tête rejetée en arrière, à la façon des personnes trop grasses ; et elle était vêtue d'un caraco et d'une jupe avec le large tablier de cotonnade bleue. La meilleure âme au demeurant, très dévouée à sa maîtresse qui était bonne envers ses inférieurs et pas regardante du tout. Elle en savait long, la Claudine, mais elle ne bavardait jamais et semblait s'efforcer de garder à la femme qu'elle servait, quelques dehors de respectabilité. Geneviève, elle la choyait, la gâtait pour

consoler la pauvrete de l'indifference de la Scalini. Car la petite cherissait sa mere et passait des heures à épier son retour, à espérer qu'elle la ferait appeler. Quand l'actrice rentrait avec des amis, sa fille savait qu'elle ne la verrait pas; lorsqu'elle rentrait seule, parfois, n'y tenant plus, l'enfant se glissait près du boudoir fermé à écouter, la plupart du temps, la comédienne répéter ses rôles. Si tout était silencieux, elle grattait à la porte; la Scalini criait: Entre. Alors elle se faufilait dans la chambre de ce pas trébuchant qu'elle avait sans béquilles, et s'accroupissait sur un tabouret aux pieds de sa mère qui, après une distraite caresse, continuait la lecture du roman commencé.

— Alors, ça te plaît ton école? demanda Claudine en servant la petite.

Celle-ci secoua la tête tristement.

— J'espère au moins qu'elles ont été gentilles avec toi, ces gamines!

— Quelques-unes, pas toutes, répondit Geneviève qui mangeait du bout des dents, de cette façon particulière aux enfants qui n'ont jamais faim.

— Oh! si je les tenais! dit Claudine qui devint pourpre d'indignation et se campa, les deux poings sur les hanches, devant Geneviève. Je le dirai à Madame et elle te retirera de l'école.

— Non, Claudine, ne dis rien à maman; elle se mettrait affreusement en colère et elle irait faire une horrible scène, supplia Geneviève. La maîtresse est bonne; elle m'a embrassée et elle m'a donné des bonbons. Elle a grondé celle qui m'avait dit des méchancetés, et cette fille m'a demandé pardon et m'a embrassée aussi; mais je ne l'aimerai jamais; elle s'appelle Lucie.

Sa figure avait pris une expression sévère, peu naturelle chez une enfant; on lui eût donné, sans se tromper, trois années de plus que l'âge accusé par la mère.

La servante se radoucît.

— Et quelles méchancetés a-t-elle dites, cette Lucie?

— Elle a dit que tous les gens qui jouent au théâtre sont de mauvaises gens, fit-elle. Puis, avec une conviction passionnée: Maman joue bien au théâtre et elle n'est pas mauvaise; tu le sais bien, Claudine?

Ses grands yeux levés vers la servante l'interrogeaient anxieusement.

Geneviève ne pouvait juger que la manière d'être de sa mère avec elle; mais elle se refusait à s'avouer ses caprices, sa brusquerie, son indifférence à son égard. Quant à la société qu'elle invitait sans cesse, aux soupers prolongés, à tant de circonstances risquées, la petite, tenue très à l'écart, en savait peu de choses et n'avait aucun point de comparaison pour démêler le bien du mal, le convenable de l'inconvenant.

Claudine se détourna en grommelant:

— Ça ne peut jamais se taire, cette engeance-là... Tiens, j'oublie que j'ai un plat sur le feu. Je t'apporterai de bonnes choses, tu verras.

Geneviève resta en tête-à-tête avec Titî, qu'elle régala des friandises apportées pour elle.

À deux heures, suivie de Virginie, la femme de chambre, elle retourna à l'école et triompha, car

Mlle Anne déclara que pas une de ses élèves ne couvrait aussi bien que Geneviève Scalini. Ses mains fluettes étaient très adroites; son infirmité l'empêchant de s'ébattre bruyamment, elle avait été docile aux efforts de Claudine pour l'occuper. Elle n'aimait pas les poupées et jouait peu avec celles qu'on lui donnait, si ce n'est pour leur faire des trousseaux. Seuls les êtres vivants avaient ses tendresses. Elle avait ardemment aimé un chat qui, un jour, avait disparu, puis un petit chien qui était mort. A présent elle avait son singe, dont la Scalini lui avait fait cadeau en un moment d'effusion maternelle. Titî gambadait, folâtrait tantôt ci, tantôt là, toujours gai, affectueux pour Geneviève qu'il aimait uniquement. Au reste, pipeur et sournois, détesté des voisins et prêt à égratigner tous ceux qui venaient dans la maison. Aussi l'actrice ne le supportait-elle que pour ne pas désespérer sa fille, dont elle se rappelait les cris et les larmes à la mort du chien.

La neige fine avait cessé de tourbillonner, un coup de vent froid balayait les nuages qui couraient floconneux dans un ciel d'un bleu glacé, et le soleil éclairait obliquement la petite ville lorsque Geneviève rentra de l'école. Virginie lui avait dit que les visites étaient parties et que M<sup>me</sup> Scalini était seule, aussi s'en alla-t-elle timidement gratter à la porte du boudoir.

— Allons! entre, cria l'actrice.

Le soleil couchant se coulait dans la chambre et faisait flamboyer les tentures ponceau. Un parfum capiteux y enveloppait dès le seuil.

La comédienne, en peignoir de foulard rouge, était étendue sur une chaise longue. Elle devait sortir le soir et se reposait pour être en beauté. Quand sa fille entra, elle fermait les yeux et ne les ouvrit pas. Geneviève s'assit tout contre elle sur un coussin, et la contempla en une adoration muette, sans oser l'embrasser.

La Scalini pouvait avoir vingt-huit ans et était belle comme une fleur de grenade. Cette banale métaphore venait naturellement à l'esprit lorsqu'on la regardait. Elle n'avait aucune culture intellectuelle autre que celle des coulisses où elle était née; mais c'était une ensorcelante créature, vivant au jour le jour. Avec de l'ambition, elle eût pu se pousser très loin. Quand on le lui disait, elle riait de son rire aux blanches petites dents féroces et continuait à vivre sans rime ni raison.

— Oh! maman, que tu es belle dans ce peignoir! murmura Geneviève.

L'actrice sourit, ouvrit les yeux et tendit à l'enfant sa main qui fut saisie et baisée avec passion.

Le soleil éclairait la pauvrete par derrière; il se jouait dans ses fins cheveux et en avivait les tons chauds.

— Tes cheveux sont tout pareils aux miens, Viva; quels succès tu aurais eus avec ta figure, si ton corps avait été droit! Nous aurions gagné joliment d'argent à nous deux. Quel guignon j'ai eu!

Et elle referma les yeux. Il monta des larmes dans ceux de Geneviève; elle serra étroitement la main de sa mère et la baisa à plusieurs reprises. La Scalini laissait souvent échapper ces plaintes.

— Peut-être, petite mère, que je ne t'aimerais pas

autant que je t'aime, si j'étais jolie, dit la fillette. J'aimerais les belles robes, j'irais au bal, au théâtre et j'aurais tant de choses à faire que je t'oublierais quelquefois.

C'était précisément ce que faisait sa mère.

L'actrice sourit de nouveau et rouvrit les yeux.

— Tu as raison et tu n'es pas bête, puisque tu as trouvé ça toute seule... Non, tu n'es pas bête; peut-être que, plus tard, tu écriras des livres et je serai fière de toi. Je t'emmènerai avec moi partout et je dirai : « Voilà ma fille Geneviève qui écrit des livres. »

La jeune femme s'était soulevée sur le coude et regardait sa fille avec ses grands yeux de velours, brillants en ce moment d'une chimère.

— Alors, si j'écrivais des livres, j'irais partout avec toi, je ne te quitterais jamais, s'écria Geneviève rayonnante.

— Oui, oui, répondit l'actrice en riant. Je ne cours pas de sitôt le risque d'être rappelée à ma promesse : tu ne sais pas encore signer ton nom.

— C'est vrai, fit Geneviève tristement. Mais, relevant la tête aussitôt, elle dit d'un ton décidé : Je vais travailler de toutes mes forces à l'école et tu verras qu'un jour j'écrirai des livres.

— A propos d'école, comment te plaît celle où je t'ai mise ?

— Je n'y suis pas encore habituée, mais la maîtresse est très bonne et je suis sûre que je l'aimerai.

— Les petites filles ont-elles été gentilles pour toi ?

Geneviève hésita avant de répondre, puis elle dit :

— Oui, assez gentilles.

Elle savait de quels éclats de colère sa mère était capable; ces scènes la laissaient toute tremblante; aussi préféra-t-elle lui cacher ce qui s'était passé le matin.

— Maintenant va-t'en, Viva, je crois que je pourrai dormir un peu. Embrasse-moi.

La petite appuya un long baiser sur la joue de la jeune femme qui souleva la main et lui caressa les cheveux.

— Tu es une bonne fille, Viva, dit-elle. A demain ! On va venir me chercher pour me conduire à un dîner, et je ne sais pas si j'aurai le temps d'aller te dire bonsoir.

Geneviève épia le départ de sa mère; mais la Scalini passa devant la chambre de l'enfant sans y entrer. Elle riait; une voix jeune et forte se mêlait à la sienne.

Viva se coucha bien triste. Puis elle pensa à la promesse faite pour le jour où elle écrirait des livres et elle se jura de travailler beaucoup afin que sa difformité lui fût enfin pardonnée.

### III

Le lendemain après-midi, M<sup>lle</sup> Anne vit arriver M<sup>me</sup> Richard au moment où les élèves, réunies dans le vestibule, allaient partir.

M<sup>me</sup> Richard était grande, maniérée, blonde, avec les yeux bleu pâle, les lèvres pleines. Elle se pencha vers la maîtresse d'école.

— Quelle est la fille de la Scalini? Je viens vous parler d'elle.

— C'est la petite bossue près de la fenêtre; elle va sortir; sa bonne est auprès d'elle, répondit M<sup>lle</sup> Anne.

Et elle craignit de n'avoir pu conjurer l'orage.

— La pauvre petite! dit la femme du photographe. Je ne la croyais pas aussi contrefaite. Comme elle est pâle !

Le sentiment de compassion fut sincère, mais affecté le geste qui l'accompagna.

Sa fille s'était approchée d'elle et l'embrassait.

— Au revoir, Lucie, dit-elle; rentre tout de suite à la maison.

— Je suis bien contente que vous l'ayez vue, dit M<sup>lle</sup> Anne après avoir refermé la porte de sa chambre et fait asseoir la visiteuse. Vous comprendrez pourquoi je l'ai acceptée : j'ai eu pitié d'elle.

— Ma fille m'a raconté ce qui s'est passé hier, commença M<sup>me</sup> Richard en rabattant un volant de sa robe, et je suis allée en parler à plusieurs de ces dames, M<sup>me</sup> Mairret entre autres. Quant à M<sup>me</sup> Blandin, mon mari trouve que ce ne sont pas des gens de notre société. Les enfants se voient, mais je ne puis faire de visite de ce genre.

M<sup>lle</sup> Anne avait croisé les mains sur ses genoux. Les yeux baissés, un peu émue, la pauvre âme, et trop habituée toutefois à la tyrannie de ces petites bourgeoises pour se rebiffer, elle attendait son arrêt.

— Je vous avouerai, continua la femme du photographe, que j'étais décidée à retirer ma fille, si vous ne renvoyiez immédiatement l'enfant de cette actrice. M<sup>me</sup> Mairret a trouvé qu'il n'y avait pas encore péril en la demeure.

Elle n'ajouta pas que M<sup>me</sup> Mairret lui avait demandé dans quelle école elle comptait ensuite envoyer Lucie; mais M<sup>lle</sup> Anne le devina et se sentit plus forte.

— Nous craignons l'exemple et les conversations de cette petite, élevée dans un milieu dépravé, poursuivit M<sup>me</sup> Richard en rajustant sa voilette. Aussi je viens de la part de ces dames vous dire que, si nos filles nous rapportaient un seul propos déplacé, nous vous prions de la chasser aussitôt.

— Cela va sans dire, madame, fit la vieille demoiselle d'un ton soumis. Mais je sais que Geneviève voit peu sa mère, que celle-ci évite de la montrer, que la pauvre créature, souvent malade, est entièrement laissée aux soins d'une bonne, femme excellente. Elle est timide et réservée... Mais, il va sans dire que, si cette compagnie vous déplaisait pour vos filles, je ne la garderais pas une minute. C'est à votre appui et à votre opinion que je tiens, et j'y sacrifierais tout, même mon intérêt immédiat.

Elle avait appris à connaître le monde à ses dépens, et sa faiblesse l'avait rendue souple. Le bon effet de ce petit discours fut visible dans le ton et les manières de M<sup>me</sup> Richard, qui se firent aussitôt amicalement protecteurs.

— Nous n'en doutons pas, chère mademoiselle, et nous avons confiance en votre jugement. Depuis que j'ai vu cette pauvre estropiée, je comprends mieux que vous l'ayez admise. En vérité, cette en-

fant doit être pour la mère une terrible punition de ses fautes. Ces actrices mènent une vie bien scandaleuse ; on m'a raconté d'affreuses choses... Sait-on si Scalini est son vrai nom ?

— Je l'ignore, répondit l'institutrice.

Quand M<sup>me</sup> Richard vit que M<sup>lle</sup> Anne ne pouvait pas la mettre au courant de la vie intime de la Scalini, elle se leva pour prendre congé.

— Je suis contente d'être venue vous parler et je vais de ce pas chez M<sup>me</sup> Mairet, dit-elle du même ton protecteur. Nous saurons bientôt quel caractère a cette Germaine... Non, comment s'appelle-t-elle ?

— Geneviève.

— Ah ! oui, Geneviève... Et si elle tenait des propos de coulisses, vous la mettriez à la porte.

— Bien certainement, madame.

M<sup>lle</sup> Anne en savait plus long sur la comédienne qu'elle n'en voulait dire.

Deux semaines auparavant, celle-ci était venue lui faire visite. Alors Geneviève était malade et la mère ne pouvait fixer le moment de son entrée à l'école. Elle était partie en disant qu'elle avertirait dès que l'enfant serait rétablie. La vieille Claudine avait apporté la réponse. Par elle-même, elle désirait juger dans quel endroit on mettait sa pauvre chérie. Gagnée par le bon sourire de M<sup>lle</sup> Anne, elle s'était laissée aller à parler de l'infirme, de la vie solitaire qu'elle menait, de l'indifférence de sa mère à son égard. Elle avait donné à entendre que ce n'était pas

un milieu pour un enfant et fait appel à toute la sympathie de l'institutrice.

Claudine, mariée jeune et veuve bientôt après, avait un fils qui avait mal tourné. Accusé de complicité dans un assassinat, il avait été condamné aux travaux forcés. La Scalini, au service de laquelle Claudine se trouvait déjà, avait cherché à intéresser les juges à la jeunesse du coupable. Toutes ses démarches étaient restées inutiles, mais la servante lui avait, depuis lors, voué un attachement sans bornes.

Bien vite Geneviève se fit aimer à l'école. Quoique très réservée, par habitude de refouler devant sa mère ses paroles et ses sentiments, elle était généreuse, et lorsque l'une de ses compagnes admirait quelque bibelot apporté par elle :

— Le voulez-vous ? je vous le donne, disait-elle.

— Oh ! non, répondait l'autre, le refus aux lèvres et le désir plein les yeux. Votre maman sera fâchée si vous donnez toutes vos affaires.

— Maman ne vient jamais regarder mes affaires et elle me donne à tout moment de jolies choses.

Et la petite acceptait ravie.

Envers Lucie, la fille de l'actrice était plus que réservée, froide, mais polie toujours. Seule, Blanche Mairet semblait avoir captivé son cœur.

JEAN MENOS.

(La suite au prochain numéro.)

## MOTS EN ROUE

Même nombre de lettres à chaque mot, la même lettre commençant le mot à la jante, une autre même lettre le terminant au moyen ; les mots forment les rais.

C'est un cours d'eau peu clair, poitevin fort paisible.

C'est un gai travailleur avec art disloqué.

C'est un être vivant mais à peine visible.

C'est un sage, un censeur. D'aucuns disent... [toqué.

C'est un grand végétal. On en fait des... cretonnes,

C'est un nautonnier sombre, avide du tribut.

C'est un bourg. Il produit... des brebis berri-chonnes.

C'est un tueur. Sans yeux, il voit pourtant son [but.

## SYNONYMES

Trouver les mots synonymes espacés par gradation dans ce poème

Connaissez-vous mademoiselle Hermance,  
La vieille fille au regard doux et pur ?  
Elle s'est fait une humble accoutumance  
Du dévouement muet, constant, obscur.  
Les siens sont morts !... Pourtant la solitude  
N'attriste pas ses jours bénis par Dieu ;

Les malheureux l'entourent d'habitude.  
Elle aime tant à vivre en ce milieu !  
Quand elle passe, en un terne costume,  
L'orphelin baise un pli de son manteau...  
De s'incliner chacun à la coutume ;  
Elle ne peut marcher incognito.

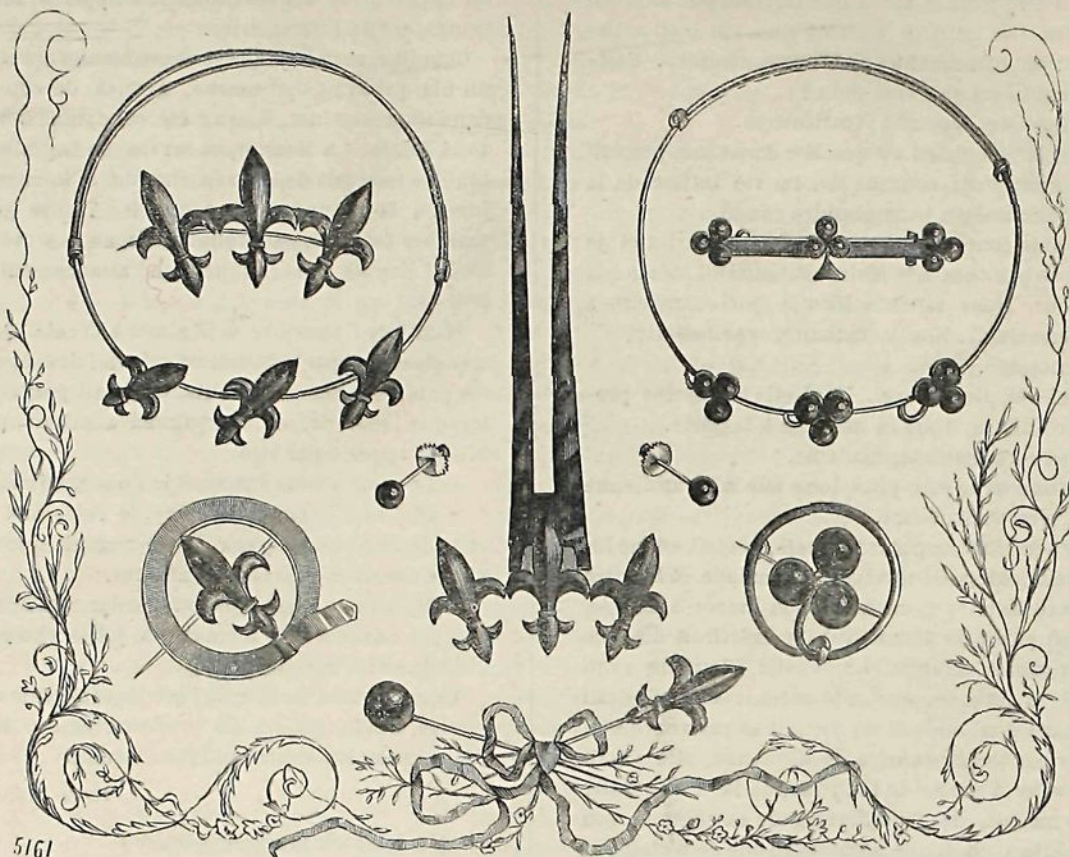
Les patrons suivants seront donnés en Décembre :

Le 7 décembre : Corsage. — Pantalon d'enfant. — Manteau de fillette. — Patron découpé : Mantelet.

Le 14 décembre : Patron découpé : Gilet et veste.

Le 21 décembre : Album de travaux.

Le 28 décembre : Feuille de broderie et patrons.



Bijoux en argent noir contrôlé de la maison Billault, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

*Parure fleur de lys héraldique.* — Les fleurs de lys en argent noir, cercle du bracelet en or sur argent, monture des deux broches en or sur argent. Bracelet, 12 fr. Broche barrette, 9 fr. Jarretière, même prix. Peigne en écaille vraie, avec trois fleurs de lys, 10 fr. Épingle de cravate queue or, boule ou fleur de lys, 6 fr. Boutons à vis, monture or, 12 fr.

*Parure trèfle.* — Bracelet, 12 fr. La broche barrette, 12 fr. Le trèfle, formé de trois grosses perles en argent noir, la queue contournée formant cercle, 16 fr.

Nous ferons paraître le 14 décembre les épingles pour brides, bracelet à plaques travaillées, églantine avec roses.

*Corbeille en vannerie dorée*, ornée d'un nœud en ruban de satin rose. Au milieu une tige dorée terminée par un nœud en satin.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4757

Et un *Supplément colorie* d'objets pour cotillon, dont la Feuille des patrons à découper a paru le 23 novembre :

Deux boîtes à bijoux. — Pelote Louis XV, à suspendre au mur. — Vide-poche de cheminée. — Trois calepins de bal, long, carré, à l'italienne, pour jeune fille. — Calendrier encadré de ruban. — Deux plateaux pour objet d'art ou vase. — Boîte à épingles.

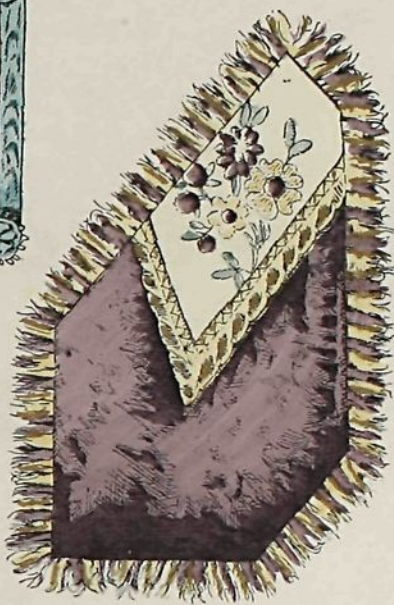
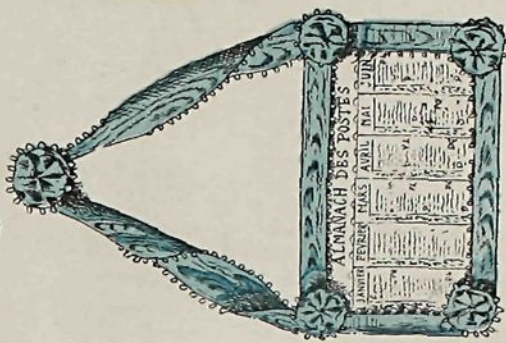
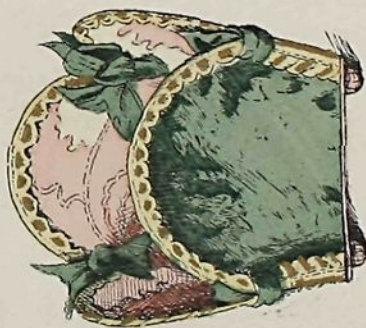
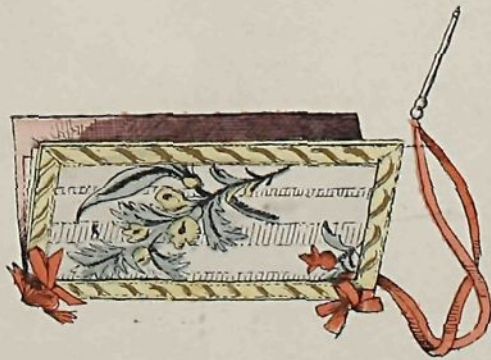
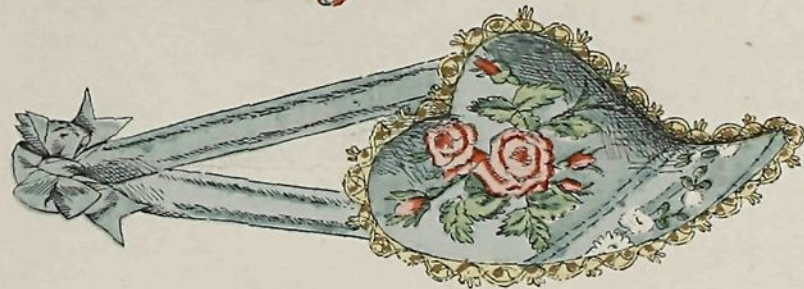
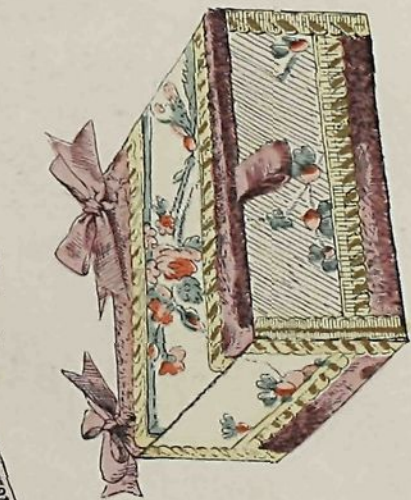


Corbeille en vannerie dorée.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchet.

DES  
DEMOISELLES  
ET  
PETIT  
COURRIER  
DES  
DAMES



OBJETS DE FANTAISIE POUR COTILLON

Modèles de la Maison LEBEL-DELANDE, 348, rue Saint-Honoré



4757

Imp. Falconer Paris

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48

Costumes de M<sup>me</sup> TASKIN, 2 r. de la Michodière - Stoffes en cachemire de la C<sup>ie</sup> DES INDES, 27 r. du 4 Septembre -  
Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15 r. de la Paix - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3 pl. du Théâtre Français - Chaussures  
de la M<sup>me</sup> KAHN, 55 r. Montorgueil.